Autour de Michel Lejeune (Actes des Journées d'étude organisées à l'Université Lumière-Lyon 2 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2-3 février 2006),
Frédérique Biville et Isabelle Boehm (éd.)

Nicole Guilleux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1197>

DOI : 10.4000/kentron.1197

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 211-218

ISBN : 978-2-84133-427-8

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Nicole Guilleux, « *Autour de Michel Lejeune* (Actes des Journées d'étude organisées à l'Université Lumière-Lyon 2 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2-3 février 2006), Frédérique Biville et Isabelle Boehm (éd.) », *Kentron* [En ligne], 28 | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2017, consulté le 18 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1197> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1197>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

Autour de Michel Lejeune (Actes des Journées d'étude organisées à l'Université Lumière-Lyon 2 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2-3 février 2006), Frédérique Biville et Isabelle Boehm (éd.), Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée ; 43, Série linguistique et philologique ; 6), 2009, 406 p.

Ce dense volume soigneusement composé regroupe le texte de présentations faites lors de trois journées d'étude, celle du 25 mai 2005, organisée à l'occasion du legs de la bibliothèque de Michel Lejeune à la BIU-LSH de Lyon, celles des 2 et 3 février 2006, consacrées pour l'une à la linguistique grecque et à la grammaire comparée des langues indo-européennes, et pour l'autre aux langues étrusco-italiques, sous la direction respective d'Isabelle Boehm (*HiSoMA*, UMR 5189) et de Frédérique Biville (Équipe *Romanitas*, JE 2409). L'ouvrage, qui rend hommage à la personnalité scientifique de Michel Lejeune (désormais ML), rappelle l'envergure scientifique de cet immense savant. On aurait tort en effet de le réduire à l'auteur du *Précis d'accentuation grecque* (Paris, 1945), du *Traité de phonétique grecque* (Paris, 1947) et de la *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* (Paris, 1972), laquelle tient lieu de réédition augmentée du *Traité*. ML, on le sait, eut un rôle pionnier dans maints domaines des études classiques et comparatives : grec mycénien, où ses activités d'enseignement et de recherche ont donné lieu à de très nombreuses publications qui continuent à faire référence ; langues italiques : osque, vénète, étrusque et lépontique (langue dont il établit l'appartenance au groupe celtique) ; celtibère, gaulois (il participa activement à la publication des inscriptions gallo-grecques de Narbonnaise...), ainsi que phrygien, absent du présent volume. ML joua un rôle majeur dans la connaissance de ces langues d'attestation fragmentaire, en contribuant à éditer, seul ou en collaboration, leurs inscriptions et à poser avec prudence mais sûreté les bases de leur description linguistique. La diversité et la qualité des contributions réunies ici montrent enfin combien ML fit école, depuis le milieu des années 1940 jusqu'aux derniers temps de son enseignement à l'EPHE.

Deux brefs exposés introductifs concernant le fonds Michel Lejeune à la bibliothèque Inter-Universitaire LSH de Lyon, dus à Christine BOYER (p. 15-16) et à Marie-Josette PERRAT (p. 17), soulignent la générosité de ML, qui fit don de sa bibliothèque scientifique – soit 500 ouvrages et plus de 3 000 tirés à part – à l'institution lyonnaise, que l'incendie de juin 1999 avait durement éprouvée. Le gros des contributions se répartit, à part quasiment égales, entre celles qui relèvent de la linguistique grecque et comparative (p. 21-214) et celles qui touchent aux diverses langues de l'Italie antique (p. 217-378).

Au titre du grec et de la grammaire comparée ont été regroupées dix contributions, dont la variété reflète tant l'étendue des compétences de ML que la permanence de son influence. Dans un long texte (p. 31-77), Françoise BADER, après ses deux articles consacrés aux Vénètes (*Ollodagos* 2000, 14 et 16) et ses études sur le nom des Aryens (in *Langues indo-européennes*, Paris, 1994), s'intéresse au nom des Vénètes. On retiendra de ce long article foisonnant que l'auteur rattache l'ethnonyme attesté dans les langues italiques à une racine $*(h_1)wen-$ « désirer par libre choix ». Cette étymologie s'appuie sur un très abondant dossier de formes prises aux diverses langues indo-européennes d'Europe (grec homérique, gallois, breton, langues italiques...) et d'Anatolie (hittite, lydien, phrygien...). La variété des lieux d'attestation de ces noms et de la présence des Vénètes semble aller de pair avec la politique d'expansion de ce peuple, que l'onomastique permet de suivre, selon FB, dans ses pérégrinations volontaires. L'hypothèse est séduisante, mais peut laisser sceptique en l'état de notre connaissance du vénète, dont la place au sein des langues indo-européennes reste toujours à préciser, depuis la synthèse prudente de ML dans son *Manuel de la langue vénète* (Heidelberg, 1974).

C'est au spécialiste de phonétique historique du grec ancien que rendent hommage Louis Basset et Catherine Dobias-Lalou. Louis BASSET (p. 117-126) revient sur la délicate question de « la nouvelle sifflante sourde forte en grec ancien », que le déchiffrement du linéaire B avait permis de renouveler. Toutefois, la présentation de ML dans son manuel de 1972, la *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*¹, ne semble pas parfaitement claire. LB propose donc une mise à jour des § 96-97, à propos du traitement divergent des groupes $*-k(h)y-$ et $*-t(h)y-$. On a ainsi, selon les dialectes, $*k(h)y > \sigma(\sigma) / \tau(\tau)$, aussi bien à l'initiale, où la géminée se simplifie, qu'en position intervocalique (cf. ion. $\sigma\eta\mu\epsilon\rho\nu$, $\gamma\lambda\omega\sigma\sigma\alpha\nu$ / att. $\tau\eta\mu\epsilon\rho\nu$, $\gamma\lambda\omega\tau\tau\alpha\nu$). En revanche, $*-t(h)y-$ présente un résultat dissymétrique, différent selon la place du groupe dans le mot, et dialectalement unifié ou non : traitement initial identique en ionien et attique (cf. $\sigma\acute{\epsilon}\beta\omicron\mu\alpha\iota$), mais divergence en position intervocalique (cf. ion. $\kappa\rho\acute{\epsilon}\iota\sigma\sigma\omega\nu$ / att. $\kappa\rho\acute{\epsilon}\iota\tau\tau\omega\nu$). LB penche pour l'hypothèse de traitements parallèles en toute position, sauf à ce qu'une coupe morphologique retarde l'évolution du groupe, ce qui amène l'auteur à proposer, sous la forme d'une hypothèse, une chronologie relative des faits renouvelée. Quant à C. DOBIAS-LALOU (p. 127-136), elle éclaire le traitement par palatalisation de la nasale dans une séquence $-ns-$ récente, lequel avait fait l'objet d'un des tout premiers articles de ML (*BSL* 34, 1933, p. 165-172). CDL, retraçant l'historique de la position de ML et son évolution au fil des découvertes épigraphiques, souligne la place centrale qu'y occupent les données de Cyrène et de Théra, qui, par un heureux hasard, se sont accrues récemment. L'intérêt de cette

1. Tel est le titre de l'ouvrage de 1972, alors que le *Traité de phonétique historique* en constitue la première édition. On corrigera donc les titres, erronés, donnés par LB.

présentation consiste aussi dans l'intégration d'une information renouvelée dans le domaine dialectologique (cf. Brixhe 1978 et 1996). CDL propose alors, pour rendre compte de la variété des traitements en cyrénéen, d'envisager que la palatalisation a dû coexister avec « l'allongement compensatoire » dans une partie importante de domaine dorien et en éolien d'Asie, ce qu'expliquent probablement des facteurs sociolinguistiques.

Alain BLANC (p. 137-151) réexamine la chronologie des datifs homériques en -εσσι en liaison avec les formes contractées de thèmes en -s-, rejoignant la préoccupation quasi constante de périodisation manifestée par ML dans ses travaux sur le grec. AB montre d'abord qu'une description correcte des faits doit tenir compte de la structure métrique du radical (hors suffixe sigmatique) de ces lexèmes, laquelle conditionne la possibilité d'insérer leurs formes fléchies dans l'hexamètre dactylique. Certaines structures (pyrrhique et dactylique) sont ainsi d'emploi si restreint que les aèdes ont été amenés à compléter les paradigmes défectifs par des formes à contraction ou synizèse. Il en a résulté la coexistence, dans la langue des aèdes, de deux paradigmes concurrents : l'un traditionnel, sans contractions, qui prédomine encore face à l'autre, pourvu de contractions ou de synizèses. C'est dans ce cadre qu'est examinée la finale de datif pluriel en -έεσσι, réputée éolienne, dont la répartition par rapport aux deux autres finales, -εσσι et -εσι, présente des affinités nettes avec les thèmes en -s- à structure métrique de pyrrhique ou de dactyle. Rejetant sur de solides arguments l'explication traditionnelle d'une origine dialectale spécifique, AB préfère y voir une création de la diction poétique récente, dans un état où coexistaient dans les thèmes en -s- les deux paradigmes, contracte et non contracte et où, en synchronie, ces thèmes étaient caractérisés par un radical tantôt en consonne (la dernière du radical avant le suffixe), tantôt en -ε-. Il fut ainsi possible d'isoler une finale -εσσι, puis de l'ajouter à un radical en -ε-, pour des raisons de commodité métrique, le succès de la finale -έεσσι s'expliquant par sa facilité d'emploi, aussi bien devant la césure trochaïque et au début du second cōlon qu'en toute fin de vers.

De manière quelque peu paradoxale mais tout à fait pertinente, Alain CHRISTOL (p. 21-30) se consacre aux rapports de ML avec l'étymologie. Il met en évidence la priorité que ML donna à la philologie, sans laquelle il ne peut y avoir de bonne étymologie. AC souligne que cette démarche, qui s'appuie sur des exemples pris au vénète (principes de translittération, anthroponymie), au grec mycénien (question des labiovélares conservées dans cet état du grec ancien), au gaulois (reconstruction du sens de ποκλοισιαβο, de *celicnon* et de *vimpi* – à rattacher à la racine *web^h- « tisser » plutôt qu'à celle de gall. *gwym*p « joli » ?) et au celtibère (principes présidant au déchiffrement), est restée un modèle notamment pour les auditeurs des séminaires de ML et leurs élèves.

Le grec mycénien, champ des études grecques dans lequel ML s'illustra brillamment, est représenté par trois études, dont la première (p. 79-116), due à Charles DE LAMBERTERIE, renouvelle l'interprétation, jusqu'alors discutée, de l'adjectif mycénien *o-wo-we*, qui s'applique à un trépied. On y voit généralement /oiw-ōwēs/ « à une seule anse » (ce que dément l'idéogramme associé, qui en présente deux, alors que rien n'indique dans le texte de la tablette que l'objet soit endommagé), *doxa* que ML n'adopta pas. CdL propose, avec d'excellents arguments, de faire d'*o-wo-we*, non pas un composé – où l'emploi d'ōi(F)oc pour exprimer l'unité fait difficulté –, mais un dérivé en *-went-*, /ohwo-wens/ « pourvu d'oreilles, avec des anses ». La forme fait d'ailleurs la paire avec le composé négatif *a-no-wo-to* /an-ōwo-ton/ « sans anses », suivant un modèle bien connu en grec et illustré en mycénien par le couple *e-ti-we*/ *a-e-ti-to* qualifiant deux qualités d'huile, « avec » et « sans *hertis* » (= henné ?). Le dérivé *o-wo-we* s'inscrit par ailleurs dans la série des qualificatifs de vases : il illustre le cas le plus banal, « avec anses » (c'est-à-dire qui en comporte le nombre standard de deux, sans qu'il ait été nécessaire d'en spécifier expressément le nombre), tandis que les composés à second élément sigmatique *ti-ri-(j)o-we* et *qe-to-ro-we* signalent deux cas moins courants, ceux des vases à trois ou quatre oreilles, comme l'indique clairement l'idéogramme qui leur est respectivement associé. La nouvelle interprétation d'*o-wo-we* a pour corollaire la mise à jour globale du dossier du nom de l'oreille, dans une magistrale étude qui embrasse non seulement le grec, mais aussi l'ensemble du dossier indo-européen. On partira donc, pour le grec, d'un thème en *-s-* hérité **ōus-*^e/_o*s-*, dont le vocalisme *o* est analogique de celui du nom de l'œil. En revanche, du thème **aus-*, hérité, représentant direct de **h₂eus-*, ne survit en grec que dans le nom de la joue : cf. myc. *pa-ra-wa-jo* /*par-ahw-ā-+ -yo-*/, éol. παραῦαι, dor. (Pd) -πάρᾱ-ος, ion. (Hom.) -πάρη-ος... Le thème sigmatique **ōus-os-* (> **ohw-os*, avec métathèse dans le groupe *-wh-*, > **ōw-os*) est attesté notamment dans le nom.-acc. du nom de l'oreille : dor. ὠς, ion.-att. οὔς, att. arch. ΟΣ (formes avec longue récente propre à chaque dialecte, laquelle suppose la contraction de la voyelle suffixale avec la longue initiale, elle-même issue d'un allongement compensatoire) ; on connaît aussi le thème en *-s-* par les composés en *-ω(F)εσ-* (< *-ohw-es-*). Innovations grecques, le thème **ōus-*^e/_o*s-* a pu être élargi en *-n-* (cf. myc. /*ohwo-wens*/ et /*an-ōwo-ton*/), puis **ōus-n-* en *-t-*, ce dont témoignent principalement les formes fléchies ὠτα, ἄτα (dor.), οὐατ- (Hom.), ὠτ- (ion.-att.). Un doublet **ohwas-* de *ohw-os* permet de rendre compte de ὠας (Sophr.), οὔας (Sim.), ainsi que de λαγῳός « lièvre » (< **λαγ-ohFah*=*o-ς* « qui a des oreilles molles ») et de ἀκροάομαι « écouter » (< **ἄκρ-ohFah*=*y^e/-o* « dresser l'oreille »). Enfin, point capital qui soutend toute la démonstration, le texte de CdL s'appuie sur l'article fondamental de Kiparsky 1967 (= « Sonorant Clusters in Greek », *Lg* 43/3, 619-635), où se trouve établi l'allongement compensatoire ancien lié au traitement de *-ws-*.

Massimo PERNA (p. 169-178) revient sur la série Ma de Pylos, magistralement étudiée par ML dès 1956. L'auteur propose de lever la difficulté que constitue la taxation en nature de chaque district du royaume pylien. De manière peu satisfaisante, la variation des montants dus en nature en a été rapportée à la population fiscale de chaque district, ce qui reste en outre invérifiable. MP, s'appuyant sur un parallèle avec les textes proche-orientaux du II^e millénaire, fait l'hypothèse que les tablettes PY Ma enregistrent des allocations de terre par le palais à divers groupes de professionnels. En contrepartie, ces gens doivent une redevance consistant en des produits variés, selon un principe comparable au système de l'ilkum. Une fois de plus, une comparaison entre les données économiques des mondes mycénien et proche-oriental porte ses fruits.

La contribution de Jean-Louis PERPILLOU (p. 153-167), qui s'inscrit dans la continuité de Michel Lejeune et d'Émile Benveniste, concerne un fait de syntaxe, l'emploi des diathèses verbales en mycénien et en grec ultérieur (surtout homérique). C'est qu'il y a beaucoup à gagner à confronter le grec noté en écriture syllabique à celui des siècles ultérieurs, plutôt qu'à choisir d'emblée une optique comparative. L'entrée dans les faits s'opère en observant les actions dont le *wanax* (myc. *wa-na-ka*), le « souverain » du royaume de Pylos, est explicitement l'auteur, ou du moins paraît l'être avec vraisemblance. Des paires minimales sont examinées, dans les deux états de langue, qui opposent l'exécution d'un plan, souvent par un ou des subalternes (actif) à sa conception ou sa préparation (moyen) : *i-je-si/ i-je-to, te-ke/ te-to, ἱερῶν/ ἱερεύομαι, τετυκεῖν/ τετυκέσθαι, ἄλοχον τιθέναι/ θέσθαι γυναῖκα*. Des parallèles avec le sanscrit védique invitent à penser que le principe de cette distribution a des chances d'être hérité. Cependant, la netteté de la situation reflétée par le grec dans le domaine religieux s'est estompée du II^e au I^{er} millénaire. Nul doute que cette intéressante enquête mérite d'être poursuivie.

En introduction à la seconde partie (p. 217-233), consacrée aux langues de l'Italie antique, Pierre-Yves LAMBERT, spécialiste de celtique bien connu, qui fut un auditeur assidu des séminaires de ML, rappelle le rôle fondamental que joua le grand savant face au « défi des inscriptions nouvelles ». Il évoque ainsi l'attirance de ML pour les « épigraphies marginales du monde méditerranéen », soulignant l'inlassable productivité qu'il déploya dans ses conférences de l'EPHE pendant quatre décennies. Il insiste sur les principes de méthode mis en œuvre par ML et sur sa collaboration étroite avec les paléographes, qui ont donné les résultats brillants que l'on sait, tant dans l'édition des inscriptions que dans la description de ces langues peu attestées.

Au titre de l'étrusque, on relève quatre contributions. Dominique BRIQUEL (p. 237-253) s'intéresse à la glose *TLE* 848 = Festus, 162 L pour en proposer le rétablissement dans son entièreté, à la suite de W. M. Lindsay (1930 = 2^e édition de Festus, Teubner),

de J. L. Heller (1962 = *TAPhA* 93, p. 61-89) et de J. Schamp (2005, *AC* 74, p. 171-187). Il ressort de l'étude philologique très solide menée par DB que la glose de Verrius Flaccus devait être centrée sur le nom étrusque du scorpion, *nepa*, lequel permet de rendre compte du sens péjoratif (« prodigue ») de lat. *nepos* par un phénomène d'étymologie synchronique. Le *Des magistrats* de Jean le Lydien permet de trouver une première explication à ce rapprochement sémantique difficile dans les mœurs de l'arthropode, lequel est supposé dévorer ses propres membres pendant l'hiver, avant de se régénérer au printemps au contact de la *nepeta*, le « calament ». Mais c'est le glossateur Placidus qui fournit l'argument décisif en mentionnant le comportement agressif des scorpions envers leur progéniture, dont le survivant dévore à son tour son père (ou sa mère). *Nepa*, concurrent de l'emprunt grec *scorpio*, est également lié, selon toute une tradition qui semble remonter à Aristote, au phytonyme *nepeta* « menthe poivrée » et au toponyme toscan *Nepi*, dont le nom ancien est Νέπετα (variantes Νεπίτα, *Nepete*).

Jacques SCHAMP (p. 255-272) se livre à « une étude des milieux latins de Constantinople », dont la contribution précédente a montré le rôle-clé dans la transmission du savoir étrusque à Rome. Il apparaît qu'aux V^e et VI^e siècles de notre ère, à côté de la pratique consistant à traduire en grec les œuvres latines, l'enseignement du latin se développa dans la ville et que Jean le Lydien en fut l'une des chevilles ouvrières.

Jean HADAS-LEBEL (p. 273-285) se confronte au cas de *putlumza*, probable diminutif de *putlum*, lequel mot a de fortes chances d'avoir été emprunté par l'étrusque à une langue italique à époque archaïque (cf. latin *pōculum* < **pō-tlom*). Le mot se rencontre sur le fond d'une oenoché datée de la fin du IV^e s. av. notre ère ou du début du III^e s. Le rapprochement comporte cependant une difficulté chronologique, puisque le passage du groupe *-tl-* à *-kl-* remonte à l'italique commun. À l'instar de ce qu'aurait fait Michel Lejeune, JHL examine avec objectivité toutes les options possibles sans trancher dans l'immédiat, règle importante à respecter dans les langues d'attestation épigraphique fragmentaire. Quant à l'écart sémantique entre le vase à boire latin et la cruche étrusque, il trouve sa solution grâce à Varron (*LL* 5, 121-122), qui témoigne du sens large de *pōculum* dans un contexte rituel, ce que confirme l'archéologie avec les *pocula deorum* trouvés en Italie centrale.

Gilles VAN HEEMS (p. 287-317), dans sa contribution consacrée à la numération étrusque, examine la possibilité que la forme *θun* du numéral *θu* soit un accusatif et connaisse des emplois pronominaux, ce qui l'amène à poser que *θu*, se distinguant en cela des autres numéraux, est un déterminant du nom. En outre, cette solide présentation donne en annexe un précieux inédit de ML : il s'agit d'une série de notices destinées au *Thesaurus Linguae Etruscae II* (p. 308-314), qui servent de base aux réflexions de l'auteur.

Les langues italiques sont représentées par deux contributions sur l'osque et une sur le sud-picénien. Emmanuel DUPRAZ (p. 331-357), dans les pas de ML, revient sur « l'inscription frentanienne Ve 173 = Ri Fr 2 » pour en préciser la teneur au regard de la tradition poétique italique. Une présentation détaillée des inscriptions métriques dans les différentes langues italiques permet à ED de montrer qu'avec Ve 173 on a bien affaire à une nouvelle inscription métrique, malgré le parti-pris de *grauitas* observable dans l'épigraphie funéraire osque. L'inscription, où la cité de Lucania vante les eaux captées du mont *Pallanum*, s'ajoute aux six réclames de l'atelier des Berii. Le caractère métrique de ces textes a de très fortes chances d'être dû à une influence sud-picénienne à époque ancienne. La contribution est également l'occasion pour l'auteur de reconnaître en *aapas* « eaux courantes » un témoin italique, pour le nom-racine hérité **h₂ep-*, du thème fort de la flexion acrostatique.

Fabrice POLI (p. 321-329) propose une relecture de l'inscription présamnite (ou paléo-osque) Ve 132, qui avait déjà retenu l'attention de ML (*REL* 44, 1966, p. 141-181) et de vingt autres grands savants. La pierre ne comporte qu'un seul mot, nom personnel au génitif d'appartenance : ce formulaire permet à FP de proposer, à la suite de ML, une datation antérieure au IV^e s. av. notre ère. Cette inscription, composite, est rédigée en alphabet grec (rarissime en Campanie méridionale à cette époque) et elle présente un anthroponyme étrusque porteur d'une désinence osque. La nouveauté consiste en la reconnaissance (voir le facsimilé p. 329), pour la troisième lettre, d'un pi archaïque (ϖ) au lieu d'un rho. L'inscription y gagne en cohérence, car on a désormais, à la place d'un anthroponyme auquel ne correspondaient que de rares gentilices (*Virinius* : 2 fois, *Virnius* : 1 fois), l'anthroponyme *Ῥίνεις* (avec ι, ϖ, de l'alphabet épichorique osque). Cette forme, en effet, a le grand mérite de s'inscrire dans une série largement attestée d'anthroponymes étrusques en *vipin-*.

Vincent MARTZLOFF (p. 359-378), dans ses « questions d'exégèse picénienne », affronte, après H. Eichner (1993 = in *Oskisch-Umbrisch*, H. Rix [éd], Wiesbaden, p. 46-94), l'énigme que constitue le mot graphique *povaisis* de la longue inscription, sur cippe orné d'un portrait en relief, TE 5. VM met en œuvre une méthode très rigoureuse, dans la lignée de celle de ML : analyse du texte en constituants, analyse orthographique et phonétique de *povaisis* à la lumière de *panivú* (< **/k^wam+dieul*, qui répond à lat. *quamdiū*) présent plus loin dans le texte. Il s'ensuit la proposition, dûment argumentée, de segmenter *povaisis* en *pov-aisis*, pouvant valoir lat. *quō āxis* : on aurait donc, dans le second élément, le premier subjonctif sigmatique du sabellique, formation parallèle à celles du latin archaïque du type de *faxim*. Quant au subordonnant *po(v)*, loin de présenter une valeur allative, il apparaît bien plutôt, dans la structure de l'inscription, comme un subordonnant à valeur finale. Plus largement, l'étude de VM fait apparaître la spécificité du texte, dans ses aspects phonostylistiques, syntaxiques et phraséologiques et, même si la nature exacte de ce qui est commémoré ici reste indéterminé (exploits guerriers ou grands travaux

du dénommé, au génitif, **trebegies**), l'astuce et les solides connaissances de VM permettent de mieux comprendre un difficile texte épigraphique de plus.

On doit encore citer deux textes moins directement liés à ML. Florica BECHET (p. 179-194), dont le texte porte « sur le genre masculin des plantes légumineuses en grec ancien », invoque le lien qu'elles entretiennent avec les âmes des morts et avec les principes mâles de fécondité pour expliquer la constance du genre masculin de ces phytonymes. Jean-Pierre LEVET (p. 195-214) se situe résolument « en amont des langues indo-européennes » pour examiner « quelques vieux hydronymes » français pré-celtiques, selon « les enseignements eurasiatiques de J. Greenberg », sans que ses réflexions débouchent sur des conclusions aussi solides qu'on pourrait le souhaiter.

À ce mémorial en l'honneur de ML ne manque que le phrygien, l'une des langues qu'il contribua, avec Claude Brixhe, à faire connaître en participant activement à l'édition des témoignages épigraphiques découverts et réunis au fil du temps pendant la seconde moitié du XX^e siècle. En dépit de cela, la diversité et la qualité des contributions réunies ici montrent quel vaste domaine les compétences de ML englobaient et à quel point il a marqué et marque encore la philologie et la linguistique des mondes méditerranéens antiques.

Nicole GUILLEUX